

## LE ROMANTISME

Introduction : en France Le XIX ème siècle est connu comme le siècle du Romantisme Sont présents, à cette époque quatre grands mouvements :

1. le romantisme
2. le réalisme
3. le naturalisme
4. le symbolisme

### Présentation du Romantisme :

Le Romantisme est un mouvement d'idées et de sensibilités (ensemble des mouvements intellectuels , artistiques) européen.

A partir du XVIII ème siècle, il met en avant l'expression des sentiments personnels et la force de l'imagination

En grande partie marqué par la révolution de 1830 et 1848, ce mouvement culturel et artistique important dans la première moitié du XIX ème siècle, touche non seulement la littérature, mais également d'autres arts comme la musique et la peinture.

### Le Romantisme dans la littérature :

Le Romantisme est né vers 1795, en Angleterre et en Allemagne. A l'origine « romantique » désigne ce qui pourrait venir d'un roman. Cet adjectif qui nous vient d'Angleterre (XVIII ème siècle) a d'abord été utilisé pour définir un paysage. Une étendue de terre où la nature dégage de la poésie, de la sentimentalité, du rêve.

Les Allemands quant à eux ont créé « Die Romantik » qui est à la fois une histoire littéraire et un programme. Ce mouvement a été introduit en Allemagne, pour caractériser la poésie qui est née de la chevalerie et du christianisme (chants des troubadours) : poètes lyriques du XII et XIII ème siècle.

Plus tardif dans le reste de l'Europe, le Romantisme commence en France au début du XIX ème siècle par Chateaubriand (écrivain français : 1768-1848) et Madame de Staël (femme de lettres française : 1766-1817). C'est une des œuvres de cette femme, « De l'Allemagne » qui va ouvrir la voie du Romantisme français (1810).

NB. Son apparition à la fin XVIII ème siècle et au début du XIX ème siècle coïncide avec les guerres Napoléoniennes (1795-1815)

On peut observer trois grandes générations romantiques françaises :

1. 1800-1820 : les premiers artistes romantiques sont des aristocrates qui ont assisté à l'effondrement de l'ordre. Chateaubriand, Mme. de Staël, Senancour, Benjamin Constant

2. 1820-1830 : les jeunes romantiques affirment leurs ambitions dans les textes théoriques et des manifestations. Lamartine, Hugo, Vigny en poésie. Balzac et Stendhal dans le roman

3. 1830-1840 : des personnages qui comme Gautier (écrivain français : 1811-1872) et Nerval (écrivain français : 1808-1856), mais aussi Musset, Mérimée privilégient une sorte de révolte en art.

Le Romantisme ne va s'imposer en France qu'à partir de 1820. Il va alors s'agir d'un courant dominant, que ce soit pour la vie artistique ou intellectuelle ou politique française.

Les thèmes qu'il aborde sont : la nature, le fantastique, le « moi », le goût du passé. Le lyrisme joue un rôle important à l'intérieur de ce mouvement.

L'expression des sentiments personnels est préférentiellement illustrée dans le genre poétique.

De plus, s'exprime aussi la recherche de l'évasion, c'est-à-dire que selon l'attitude romantique, le voyage est essentiel pour nous permettre d'oublier.

La redécouverte des époques oubliées (Moyen Age, Renaissance) et le rêve, qui sert de refuge pour ceux qui veulent s'évader sont aussi des caractéristiques de ce que Victor Hugo (1802-1885) appelle le libéralisme de la littérature.

Les romantiques cherchent l'originalité formelle et inventent un roman et un théâtre plus libres, cela signifie par exemple que le drame romantique rejette les règles de la tragédie classique.

### POESIE :

La poésie n'est plus seulement un divertissement, elle devient aussi un moyen de connaissance. Pour Victor Hugo, le poète romantique doit être un Mage, un voyant, qui doit guider le peuple et remplir une mission à la fois politique, religieuse et poétique. Lamartine, Hugo et Nerval orientent la poésie vers la voie de la modernité, et lui donnent pour mission ambitieuse celle de la "totalité": "*tout est sujet, tout relève de l'art, tout a droit de cité en poésie*" (préface des *Orientales*).

L'acte de naissance du lyrisme romantique est en général daté de 1820, lorsque paraissent *les Méditations poétiques* de Lamartine. Le lyrisme évoque une manière bien particulière de s'exprimer, une manière passionnée et poétique, de vivre. Les Méditations poétiques sont un recueil de vingt-quatre poèmes qui constitua une véritable révolution poétique, exprimant avec force les tourments de l'amour et de l'âme. C'est dans la nature et la poésie que l'âme blessée trouve un réconfort et l'espoir d'une éternité. Lamartine concentre la sensibilité de toute une époque et notamment celle de l'insatisfaction du moi face au monde: son exaltation ne trouve aucun objet à la mesure de sa soif d'absolu, de rêve, de départ. Le poète adopte le ton élégiaque et trouve dans la nature le rêve et des moyens de s'évader que la société ne lui permet pas. Ainsi peut-on lire dans " L'Automne " :

" Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,

Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau !

L'air est si parfumé ! La Lumière est si pure !

Aux regards d'un mourant le soleil est si beau ! " (v.17-20)

La poésie adopte le lyrisme: le poète dit "je" et cet usage de la première personne est pour lui l'indice de son originalité poétique. Le Moi est à la fois le sujet et l'objet du poème: ce dernier se penche sur la sensibilité exacerbée d'une personne, dans toute sa plus profonde intimité et c'est par cette personne qu'est écrit le poème.

*"Je n'imitais plus personne, je m'exprimais moi-même pour moi-même. Ce n'étais pas un art, c'était un soulagement de mon propre cœur qui se berçait de ses propres sanglots."* (Lamartine, à propos de ses *Méditations*)

Dans *Les Nuits* d'Alfred de Musset, (1835-37), il s'agit d'une chronique sentimentale qui s'étend sur trois ans. Elle est constituée de quatre poèmes : Nuit de mai, composé au plus fort de la crise avec sa maîtresse George Sand ; Nuit de décembre, qui évoque la solitude de l'amant ; Nuit d'août, qui a pour thème le sacrifice et la souffrance et enfin Nuit d'octobre, qui s'oriente vers la souffrance salvatrice et inspiratrice, qui semble annoncer la promesse d'une renaissance amoureuse et spirituelle. En une année de poèmes, l'auteur ressent une multitude de sensations fondées sur le tourment de l'âme jouée par les caprices de l'amour d'un couple. Le lien est très étroit entre le mot, la pensée et les sentiments si bien que Musset écrit :

"Ce qu'il faut à l'artiste et au poète, c'est l'émotion. Quand j'éprouve, en faisant un vers, un certain battement du cœur que je connais, je suis sûr que mon vers est de la meilleure qualité que je puisse pondre"

Vigny, quant à lui, dans ses *Poèmes antiques et modernes* (1826-1837), ou *Les Destinées* (1864, posthume) met en scène les sentiments, par l'intermédiaire de personnages célèbres, par exemple de Moïse, s'adressant au Seigneur :

"Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?

Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ? " (v.5-7)

**Hugo**, grâce à son œuvre magistrale, concentre les idéaux romantiques. Dans la préface des *Orientales* (1829), il définit la mission exploratrice et exhaustive du poète : " Tout est sujet, tout relève de l'art ; tout a droit de cité en poésie. ". Il revendique donc plus que les autres une exigence de totalité ; d'ailleurs au sein d'un même recueil, se trouvent fréquemment des inspirations différentes mais complémentaires. Par exemple, au milieu des pièces lyriques comme *Les Rayons et les Ombres*, on trouve un appel à l'engagement politique, mais on peut aussi avoir à faire à la veine satirique, comme dans *Les Châtiments* ou la veine élégiaque dans *Les Contemplations*. C'est dire si l'œuvre de Hugo est vaste, et elle peut permettre à elle seule d'illustrer l'inspiration de la première moitié du XIXe siècle. Le poète écrira d'ailleurs : " Le domaine de la poésie est illimité. Sous le monde réel, il existe un monde idéal qui se montre resplendissant à l'œil de ceux que des méditations graves ont accoutumés à voir dans les choses plus que les choses..." En fait, pour lui, les choses même possèdent une âme et c'est grâce à la forme poétique qu'elles se dotent d'une vie. Ce qui peut donc le

mieux caractériser Hugo, c'est son intuition poétique qui s'applique à tout être. Son œuvre immense ne saurait être résumée ici, tant elle est totale: il aborda tous les genres, avec des inspirations extrêmement variées, tout en s'engageant politiquement tout au long de sa vie. Cet homme-siècle connu le succès de son vivant et fut conscient de sa grandeur et de son génie. Il caractérise le Romantisme et sa production peut permettre d'aborder le mieux toute l'ampleur de ce mouvement et de cette mentalité nouvelle.

*Le romantisme devient alors, dans la poésie, une volonté d'explorer les possibilités des vers afin d'enrichir l'expressivité de celle-ci.*

*L'expression des sentiments des poètes se traduira par des mots bruts, vifs et colorés et parfois une syntaxe relâchée.*

## EXEMPLES

### début du poème "Le lac" de Lamartine

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
 Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
 Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
 Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,  
 Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
 Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
 Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,  
 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,  
 Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes  
 Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;  
 On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,  
 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
 Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre  
 Du rivage charmé frappèrent les échos ;

Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère

Laisa tomber ces mots :

" Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !

Suspendez votre cours :

Laissez-nous savourer les rapides délices

Des plus beaux de nos jours ! (...)

## ALFRED DE MUSSET

Alfred de Musset est né le 11 décembre 1810, à Paris. Il a été à la fois poète, auteur dramatique et romancier.

Musset entre au collège Henri IV à sept ans pour y obtenir, en 1827, le prix de dissertation latine au concours général. A 17 ans, il se fait des relations dont Sainte-Beuve et Alfred de Vigny, et il ne vénère pas, comme beaucoup d'autres, le maître Victor Hugo.

Il devient alors l'un des premiers Romantiques français après avoir pratiqué la médecine, le droit, le dessin, l'anglais et le piano. A 20ans, il commence à se faire une réputation.

En 1830, Musset se décide à essayer le théâtre mais c'est un échec.

Entre 1833 et 1837, Musset compose son chef d'œuvre lyrique : Les Nuits (Nuit de mai, d'août, d'octobre, de décembre.) ayant pour thèmes la douleur, l'amour et l'inspiration.

Il se voit attribuer la Légion d'honneur en même temps Balzac, le 24 Avril 1845 et est élu à l'Académie Française en 1852 après deux échecs. Il tombe dans l'oubli et meurt en 1857.

Musset est un excellent exemple pour présenter les traits principaux du poète romantique

### LE «MAL DU SIÈCLE». SENTIMENT DE MALAISE ET D'INSATISFACTION :

- Le romantique éprouve un sentiment d'inadaptation par rapport à la rapidité des bouleversements historiques (cf. Musset dont le héros déplore l'absence d'idéal, l'impossibilité de s'illustrer sur les champs de bataille depuis la défaite de Waterloo). Il pense ne plus avoir sa place en ce monde auquel il ne s'identifie plus : en proie au «vague des passions» il s'accuse lui-même ou, le plus souvent s'en prend à la société qui ne le comprend pas, à «l'esprit bourgeois» : le romantique est avant tout un anticonformiste qui provoque (cf. le dandysme) pour masquer son malaise.

- Complaisance à la mélancolie : l'homme est voué à la souffrance. Le romantique finit par s'enfermer dans la tristesse dont il semble avoir besoin ! Le thème du déclin, de l'automne et de ses tempêtes, est un lieu commun de l'esprit romantique. Etre à part, voué à un destin sur lequel il n'a aucune prise - cf. Hernani de Hugo -, le romantique va mettre à profit cette insatisfaction pour échapper au monde soit par le rêve (l'imagination est «la reine des facultés», la «grande plongeuse» ; évasion dans le temps, l'espace ; goût de l'horreur...) soit par la débauche, le dandysme. Parfois, il la dépassera pour transformer le monde...

### ÉNERGIE DE LA PASSION. LA PASSION COMME SOURCE D'ÉNERGIE :

- Cette insatisfaction et cette tristesse peuvent être positives, dans la mesure où elles deviennent pour certains romantiques une source d'énergie, de révolte (cf. Lorenzaccio de Musset). L'exaltation de la passion est source d'énergie : cf. Julien Sorel (Stendhal) ou Rastignac (Balzac).

- Méditation sur l'histoire : au sentiment de la fuite du temps, de la vie éphémère de l'homme, l'écrivain romantique peut opposer les vastes mouvements de l'histoire, les épopées de l'humanité (cf. Chateaubriand et Hugo).

- Engagement : dans l'action politique ou sociale : cf. Lamartine, Hugo, Vigny. Conscience d'une mission à accomplir pour l'amélioration du sort de l'humanité : le poète est un guide, un « phare », un « mage », un « prophète chargé d'une mission divine ». Pourtant, à l'origine, le romantique est politiquement conservateur (individualiste et élitiste, il prône le royalisme, le patriotisme) : ce n'est que progressivement qu'il évoluera vers la démocratie et l'internationalisme.

- La quête d'un absolu : l'homme est avant tout une âme, d'où la faculté de choisir le Bien contre le Mal, l'Esprit contre la Matière.

#### CHOIX DE TEXTES

Lamartine, Harmonies poétiques et religieuses

Il s'agit du livre deuxième, "L'Infini dans les Cieux" dont nous ne citons que le début et la fin du poème.

C'est une nuit d'été ; nuit dont les vastes ailes

Font jaillir dans l'azur des milliers d'étincelles ;

Qui, ravivant le ciel comme un miroir terni,

Permet à l'oeil charmé d'en sonder l'infini ;

Nuit où le firmament, dépouillé de nuages,

De ce livre de feu rouvre toutes les pages!

Sur le dernier sommet des monts, d'où le regard

Dans un trouble horizon se répand au hasard,

Je m'assieds en silence, et laisse ma pensée

Flotter comme une mer où la lune est bercée.

[...]

Flottez, soleils des nuits, illuminez les sphères ;

Bourdonnez sous votre herbe, insectes éphémères ;

Rendons gloire là-haut, et dans nos profondeurs,  
 Vous par votre néant, et vous par vos grandeurs,  
 Et toi par ta pensée, homme! grandeur suprême,  
     Miroir qu'il a créé pour s'admirer lui-même,  
     Echo que dans son oeuvre il a si loin jeté,  
     Afin que son saint nom fût partout répété.  
 Que cette humilité qui devant lui m'abaisse  
 Soit un sublime hommage, et non une tristesse ;  
 Et que sa volonté, trop haute pour nos yeux,  
 Soit faite sur la terre, ainsi que dans les cieux !

Les Feuilles d'automne, Victor Hugo

Ce poème est extrait de "Soleils couchants", VI.

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées ;  
 Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;  
 Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées ;  
 Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit !

Tous ces jours passeront ; ils passeront en foule  
 Sur la face des mers, sur la face des monts,  
 Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule  
 Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,  
 Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts  
 S'iront rajeunissant ; le fleuve des campagnes  
 Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,

Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,  
 Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,  
 Sans que rien manque au monde, immense et radieux !

Les Contemplations, Victor Hugo

XXVII.

Oui, je suis le rêveur ; je suis le camarade  
 Des petites fleurs d'or du mur qui se dégrade,  
 Et l'interlocuteur des arbres et du vent.  
 Tout cela me connaît, voyez-vous. J'ai souvent,  
 En mai, quand de parfums les branches sont gonflées,  
 Des conversations avec les giroflées ;  
 Je reçois des conseils du lierre et du bleuet.  
 L'être mystérieux, que vous croyez muet,  
 Sur moi se penche, et vient avec ma plume écrire.  
 J'entends ce qu'entendit Rabelais ; je vois rire  
 Et pleurer ; et j'entends ce qu'Orphée entendit.  
 Ne vous étonnez pas de tout ce que me dit  
 La nature aux soupirs ineffables. Je cause  
 Avec toutes les voix de la métempsycose.  
 Avant de commencer le grand concert sacré,  
 Le moineau, le buisson, l'eau vive dans le pré,  
 La forêt, basse énorme, et l'aile et la corolle,  
 Tous ces doux instruments, m'adressent la parole ;  
 Je suis l'habitué de l'orchestre divin ;  
 Si je n'étais songeur, j'aurais été sylvain.  
 J'ai fini, grâce au calme en qui je me recueille,  
 À force de parler doucement à la feuille,  
 À la goutte de pluie, à la plume, au rayon,



Par descendre à ce point dans la création,  
 Cet abîme où frissonne un tremblement farouche,  
 Que je ne fais plus même envoler une mouche !  
 Le brin d'herbe, vibrant d'un éternel émoi,  
 S'apprivoise et devient familier avec moi,  
 Et, sans s'apercevoir que je suis là, les roses  
 Font avec les bourdons toutes sortes de choses ;  
 Quelquefois, à travers les doux rameaux bénis,  
 J'avance largement ma face sur les nids,  
 Et le petit oiseau, mère inquiète et sainte,  
 N'a pas plus peur de moi que nous n'aurions de crainte,  
 Nous, si l'œil du bon Dieu regardait dans nos trous ;  
 Le lis prude me voit approcher sans courroux,  
 Quand il s'ouvre aux baisers du jour ; la violette  
 La plus pudique fait devant moi sa toilette ;  
 Je suis pour ces beautés l'ami discret et sûr ;  
 Et le frais papillon, libertin de l'azur,  
 Qui chiffonne gaîment une fleur demi-nue,  
 Si je viens à passer dans l'ombre, continue,  
 Et, si la fleur se veut cacher dans le gazon,  
 Il lui dit : « Es-tu bête ! Il est de la maison. »

Les Roches, août 1835.

Les Contemplations, Victor Hugo

XXVIII.

Il faut que le poète, épris d'ombre et d'azur,  
 Esprit doux et splendide, au rayonnement pur,  
 Qui marche devant tous, éclairant ceux qui doutent,  
 Chanteur mystérieux qu'en tressaillant écoutent

Les femmes, les songeurs, les sages, les amants,  
 Devienne formidable à de certains moments.  
 Parfois, lorsqu'on se met à rêver sur son livre,  
 Où tout berce, éblouit, calme, caresse, enivre,  
 Où l'âme, à chaque pas, trouve à faire son miel,  
 Où les coins les plus noirs ont des lueurs du ciel ;  
 Au milieu de cette humble et haute poésie,  
 Dans cette paix sacrée où croît la fleur choisie,  
 Où l'on entend couler les sources et les pleurs,  
 Où les strophes, oiseaux peints de mille couleurs,  
 Volent chantant l'amour, l'espérance et la joie ;  
 Il faut que, par instants, on frissonne, et qu'on voie  
 Tout à coup, sombre, grave et terrible au passant,  
 Un vers fauve sortir de l'ombre en rugissant !  
 Il faut que le poète, aux semences fécondes,  
 Soit comme ces forêts vertes, fraîches, profondes,  
 Pleines de chants, amour du vent et du rayon,  
 Charmantes, où, soudain, l'on rencontre un lion.

Paris, mai 1842.

Lamartine, Harmonies poétiques et religieuses

Il s'agit du Livre quatrième, "Éternité de la nature, brièveté de l'homme", dont nous citons le début car il permet de comprendre le rapport du romantisme à la temporalité.

Eternité de la nature, brièveté de l'homme

Roulez dans vos sentiers de flamme,

Astres, rois de l'immensité!

Insultez, écrasez mon âme

Par votre presque éternité !

Et vous, comètes vagabondes,

Du divin océan des mondes  
Débordement prodigieux,  
Sortez des limites tracées,  
Et révélez d'autres pensées  
De celui qui pensa les cieux !

Triomphe, immortelle nature !  
A qui la main pleine de jours  
Prête des forces sans mesure,  
Des temps qui renaissent toujours !  
La mort retrempe ta puissance,  
Donne, ravis, rends l'existence  
A tout ce qui la puise en toi ;  
Insecte éclos de ton sourire,  
Je nais, je regarde et j'expire,  
Marche et ne pense plus à moi!

Vieil océan, dans tes rivages  
Flotte comme un ciel écumant,  
Plus orageux que les nuages,  
Plus lumineux qu'un firmament !  
Pendant que les empires naissent,  
Grandissent, tombent, disparaissent  
Avec leurs générations,  
Dresse tes bouillonnantes crêtes,  
Bats ta rive! et dis aux: tempêtes :  
Où sont les nids des nations?

Toi qui n'es pas lasse d'éclore  
Depuis la naissance des jours.  
Lève-toi, rayonnante aurore,

Couche-toi, lève-toi toujours !  
 Réfléchissez ses feux sublimes,  
 Neiges éclatantes des cimes,  
 Où le jour descend comme un roi !  
 Brillez, brillez pour me confondre,  
 Vous qu'un rayon du jour peut fondre,  
 Vous subsisterez plus que moi !

Les Contemplations, Victor Hugo

Il s'agit du début du poème "Melancholia". Nous le citons pour évoquer la dimension sociale du romantisme.

Écoutez. Une femme au profil décharné,  
 Maigre, blême, portant un enfant étonné,  
 Est là qui se lamente au milieu de la rue.  
 La foule, pour l'entendre, autour d'elle se rue.  
 Elle accuse quelqu'un, une autre femme, ou bien  
 Son mari. Ses enfants ont faim. Elle n'a rien ;  
 Pas d'argent ; pas de pain ; à peine un lit de paille.  
 L'homme est au cabaret pendant qu'elle travaille.  
 Elle pleure, et s'en va. Quand ce spectre a passé,  
 Ô penseurs, au milieu de ce groupe amassé,  
 Qui vient de voir le fond d'un cœur qui se déchire,  
 Qu'entendez-vous toujours ? Un long éclat de rire.

Cette fille au doux front a cru peut-être, un jour,  
 Avoir droit au bonheur, à la joie, à l'amour.  
 Mais elle est seule, elle est sans parents, pauvre fille !  
 Seule ! – n'importe ! elle a du courage, une aiguille,  
 Elle travaille, et peut gagner dans son réduit,  
 En travaillant le jour, en travaillant la nuit,

Un peu de pain, un gîte, une jupe de toile.  
 Le soir, elle regarde en rêvant quelque étoile,  
 Et chante au bord du toit tant que dure l'été.  
 Mais l'hiver vient. Il fait bien froid, en vérité,  
 Dans ce logis mal clos tout en haut de la rampe ;  
 Les jours sont courts, il faut allumer une lampe ;  
 L'huile est chère, le bois est cher, le pain est cher.  
 Ô jeunesse ! printemps ! aube ! en proie à l'hiver !  
 La faim passe bientôt sa griffe sous la porte,  
 Décroche un vieux manteau, saisit la montre, emporte  
 Les meubles, prend enfin quelque humble bague d'or ;  
 Tout est vendu ! L'enfant travaille et lutte encor ;  
 Elle est honnête ; mais elle a, quand elle veille,  
 La misère, démon, qui lui parle à l'oreille.  
 L'ouvrage manque, hélas ! cela se voit souvent.  
 Que devenir ! Un jour, ô jour sombre ! elle vend  
 La pauvre croix d'honneur de son vieux père, et pleure ;  
 Elle tousse, elle a froid. Il faut donc qu'elle meure !  
 À dix-sept ans ! grand Dieu ! mais que faire ?... – Voilà  
 Ce qui fait qu'un matin la douce fille alla  
 Droit au gouffre, et qu'enfin, à présent, ce qui monte  
 À son front, ce n'est plus la pudeur, c'est la honte.  
 Hélas ! et maintenant, deuil et pleurs éternels !  
 C'est fini. Les enfants, ces innocents cruels,  
 La suivent dans la rue avec des cris de joie.  
 Malheureuse ! elle traîne une robe de soie,  
 Elle chante, elle rit... ah ! pauvre âme aux abois !  
 Et le peuple sévère, avec sa grande voix,  
 Souffle qui courbe un homme et qui brise une femme,  
 Lui dit quand elle vient : « C'est toi ? Va-t'en, infâme ! »

Les Contemplations, Victor Hugo

Epitaphe

Il vivait, il jouait, riante créature.  
 Que te sert d'avoir pris cet enfant, ô nature ?  
 N'as-tu pas les oiseaux peints de mille couleurs,  
 Les astres, les grands bois, le ciel bleu, l'onde amère ?  
 Et de l'avoir caché sous des touffes de fleurs ?  
 Pour cet enfant de plus tu n'es pas plus peuplée,  
 Tu n'es pas plus joyeuse, ô nature étoilée !  
 Et le cœur de la mère en proie à tant de soins,  
 Ce cœur où toute joie engendre une torture,  
 Cet abîme aussi grand que toi-même, ô nature,  
 Est vide et désolé pour cet enfant de moins !

Mai 1843.

Les Contemplations, Victor Hugo

Aux arbres

Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme !  
 Au gré des envieux la foule loue et blâme ;  
 Vous me connaissez, vous ! – vous m'avez vu souvent,  
 Seul dans vos profondeurs, regardant et rêvant.  
 Vous le savez, la pierre où court un scarabée,  
 Une humble goutte d'eau de fleur en fleur tombée,  
 Un nuage, un oiseau, m'occupent tout un jour.  
 La contemplation m'emplit le cœur d'amour.  
 Vous m'avez vu cent fois, dans la vallée obscure,

Avec ces mots que dit l'esprit à la nature,  
 Questionner tout bas vos rameaux palpitants,  
 Et du même regard poursuivre en même temps,  
 Pensif, le front baissé, l'œil dans l'herbe profonde,  
 L'étude d'un atome et l'étude du monde.  
 Attentif à vos bruits qui parlent tous un peu,  
 Arbres, vous m'avez vu fuir l'homme et chercher Dieu !  
 Feuilles qui tressaillez à la pointe des branches,  
 Nids dont le vent au loin sème les plumes blanches,  
 Clairières, vallons verts, déserts sombres et doux,  
 Vous savez que je suis calme et pur comme vous.  
 Comme au ciel vos parfums, mon culte à Dieu s'élançe,  
 Et je suis plein d'oubli comme vous de silence !  
 La haine sur mon nom répand en vain son fiel ;  
 Toujours, – je vous atteste, ô bois aimés du ciel ! –  
 J'ai chassé loin de moi toute pensée amère,  
 Et mon cœur est encor tel que le fit ma mère !  
 Arbres de ces grands bois qui frissonnez toujours,  
 Je vous aime, et vous, lierre au seuil des antres sourds,  
 Ravins où l'on entend filtrer les sources vives,  
 Buissons que les oiseaux pillent, joyeux convives !  
 Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois,  
 Dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois,  
 Dans votre solitude où je rentre en moi-même,  
 Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime !  
  
 Aussi, taillis sacrés où Dieu même apparaît,  
 Arbres religieux, chênes, mousses, forêt,  
 Forêt ! c'est dans votre ombre et dans votre mystère,  
 C'est sous votre branchage auguste et solitaire,  
 Que je veux abriter mon sépulcre ignoré,

Et que je veux dormir quand je m'endormirai.

Juin 1843.

Les Contemplations, Victor Hugo

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,

Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.

J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.

Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,

Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,

Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,

Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,

Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,

Et, quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe

Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

3 septembre 1847.

Les Contemplations, Victor Hugo - Lueur au couchant

Lorsque j'étais en France, et que le peuple en fête

Répendait dans Paris sa grande joie honnête,

Si c'était un des jours glorieux et vainqueurs

Où les fiers souvenirs, désaltérant les cœurs,

S'offrent à notre soif comme de larges coupes,

J'allais errer tout seul parmi les riants groupes,



Ne parlant à personne et pourtant calme et doux,  
 Trouvant ainsi moyen d'être un et d'être tous,  
 Et d'accorder en moi, pour une double étude,  
 L'amour du peuple avec mon goût de solitude.  
 Rêveur, j'étais heureux ; muet, j'étais présent.  
 Parfois je m'asseyais un livre en main, lisant.  
 Virgile, Horace, Eschyle, ou bien Dante, leur frère ;  
 Puis je m'interrompais, et, me laissant distraire  
 Des poètes par toi, poésie, et content,  
 Je savourais l'azur, le soleil éclatant,  
 Paris, les seuils sacrés, et la Seine qui coule,  
 Et cette auguste paix qui sortait de la foule.

[...]

Et j'allais, et mon cœur chantait ; et les enfants  
 Embarrassaient mes pas de leurs jeux triomphants,  
 Où s'épanouissaient les mères de famille ;  
 Le frère avec la sœur, le père avec la fille,  
 Causaient ; je contemplais tous ces hauts monuments  
 Qui semblent au songeur rayonnants ou fumants,  
 Et qui font de Paris la deuxième des Romes ;  
 J'entendais près de moi rire les jeunes hommes  
 Et les graves vieillards dire : « Je me souviens. »  
 Ô patrie ! ô concorde entre les citoyens !

Marine-Terrace, juillet 1855.

Les Contemplations, Victor Hugo - Apparition

Je vis un ange blanc qui passait sur ma tête ;

Son vol éblouissant apaisait la tempête,  
Et faisait taire au loin la mer pleine de bruit.  
– Qu'est-ce que tu viens faire, ange, dans cette nuit ?  
Lui dis-je. Il répondit : – Je viens prendre ton âme.  
Et j'eus peur, car je vis que c'était une femme ;  
Et je lui dis, tremblant et lui tendant les bras :  
– Que me restera-t-il ? car tu t'envoleras.  
Il ne répondit pas ; le ciel que l'ombre assiège  
S'éteignait... – Si tu prends mon âme, m'écriai-je,  
Où l'emporteras-tu ? montre-moi dans quel lieu.  
Il se taisait toujours. – Ô passant du ciel bleu,  
Es-tu la mort ? lui dis-je, ou bien es-tu la vie ?  
Et la nuit augmentait sur mon âme ravie,  
Et l'ange devint noir, et dit : – Je suis l'amour.  
Mais son front sombre était plus charmant que le jour,  
Et je voyais, dans l'ombre où brillaient ses prunelles,  
Les astres à travers les plumes de ses ailes.

Jersey, septembre 1855.